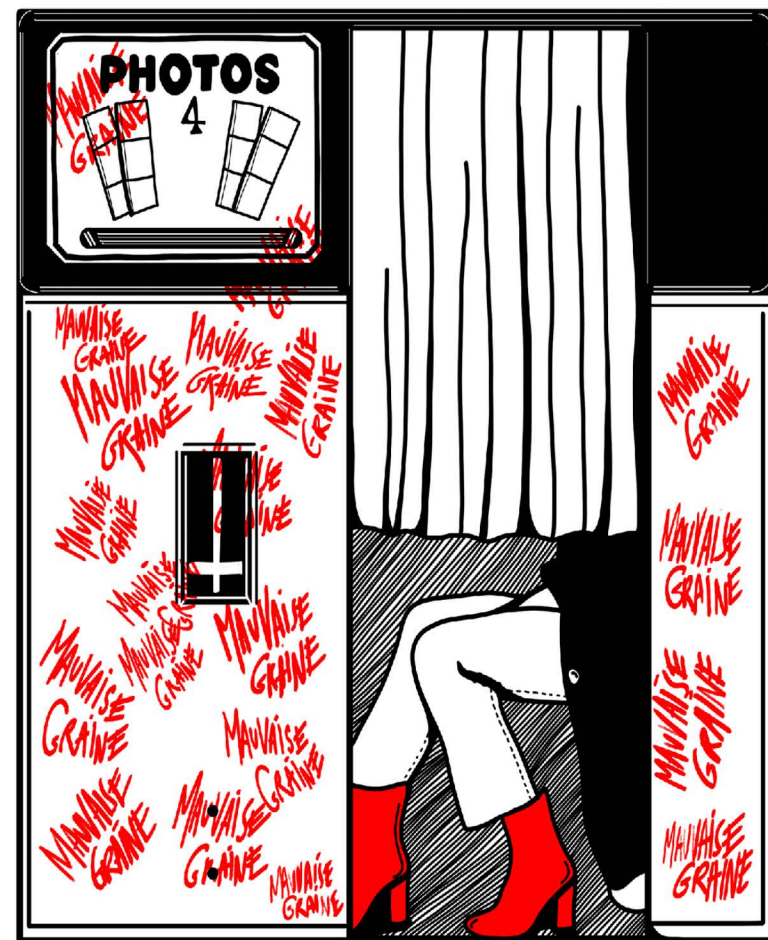




Tack

MAUVAISE
GRAINE



SOM-MAIRE

COUVERTURE

Par **@mauvaise.graine.ink**

PAGE 4

Toi qui lis ces lignes
Écrit par **Amandine Gilet**

PAGE 5-6

Chroniques de peurs institutionnalisées
Écrit par **Caroline Poincheval**

PAGE 7-8

La Vénus lacérée
Écrit par **Marine Lhommet**

PAGE 9

Manifeste, d'une Mauvaise Graine à Une Autre
Écrit par **Flux**

PAGE 10

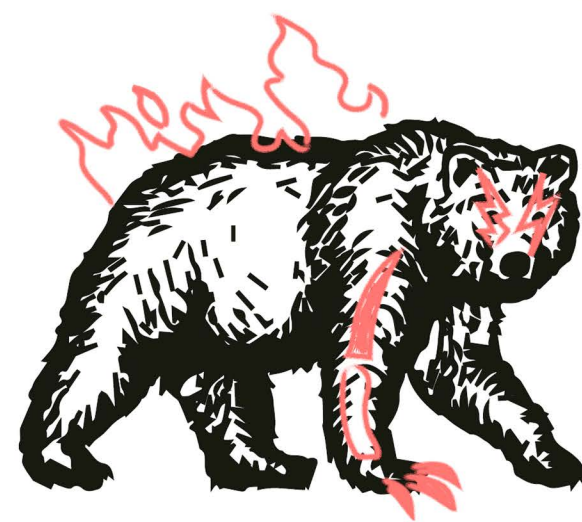
Deuxième chance
Écrit par **Green**

PAGE 11-12

Toutes les choses de notre vie
Écrit par **Alice Gomont**

POSTER

Par - **@callmejad**



OURS

Merci Amandine, Caroline, Marine, Flux, Alice et Green pour leurs écrits. Merci à @mauvaise.graine.ink et @callmejad pour leurs illustrations.
Un grand merci à la région Nouvelle Aquitaine, Crous de Bordeaux, la mairie de Talence, l'Université Bordeaux Montaigne et l'Université de Bordeaux
Merci à Lilou et Emma pour la mise en page et merci à Maryvonne pour son aide.



@TACK_JOURNAL



Combien passeront ces lignes et toutes celles qui suivront ?
Combien sommes-nous à nous sentir seuls ?
A savoir que l'après c'est pire ?

Et toi, combien d'années ça t'as pris pour ne plus culpabiliser ?
Et toi, est-ce qu'on t'a cru ?
Est ce que quelqu'un t'as déjà dit que tu n'avais rien fait pour le mériter ?

T'a-t-on dit de rester debout face au poids qui t'assaillait ?
De rester confiant malgré les doutes ?
Malgré tout de continuer d'y croire.
Continuer, car c'est la seule façon de toujours avancer.
La seule façon même si à la fin, il n'y aurait plus aucune raison de le faire.
Même si tout ton corps te dit de te coucher et de dormir pour oublier.
Oublier que tu existes et que les blessures sont intactes.

Combien passeront ces lignes à se rappeler ?
Se rappeler qu'il faut se convaincre.
Se convaincre que ce n'est pas sa faute,
Sa faute si toutes les nuits qui suivent,
Suivent les mêmes questions,
Les mêmes questions sans réponses.
Combien se sentent seuls ?
Seul au milieu de rien, au milieu de tout, au milieu de tous.

Y-a t-il quelqu'un pour encore m'entendre crier ma peine ?
Lorsque tout s'éteint, que les mots ressemblent à des coups, puis-je devenir sourde ?

Lorsque tout s'éclaire, que les coups ressemblent à des mots, puis-je continuer à écouter ?
Est-ce que je dois crier pour qu'on m'entende ou vous attendre ?
Lorsque personne ne vient pour dire stop.
Comment tout cela peut-il s'arrêter ?

Toutes ces nuits à réfléchir, à pourquoi ? et puis pourquoi pas ?
Toi qui lis ces lignes, toi qui continue parce que tu es toujours là,
Dis-toi que beaucoup abandonnent avant la fin,
Avant que tout n'aille mieux,
C'est trop dur de continuer à se souvenir.

Toi qui lis ces lignes:
Rappelle-toi que je suis mortel, rappelle toi que tu es mortel,
Que tout fane, mais que tout ne refléurisse pas.
N'oublie pas que tu ressens, que tu peux sauver avec tes mots, que tu peux condamner...

Si tu es là la prochaine fois pour moi alors...
Je serai là pour toi. Promis

Amandine Gilet

CHRONIQUE DE PEURS INSTITUTIONNALISÉES

Vendredi 2 février 2024, j'étais invitée à une soirée étudiante en périphérie de Bordeaux. Peu accessible en transports en commun, nous nous y rendons en voiture, avec un ami. Périphérie est un joli terme, qui désigne, ici, la banlieue.

La soirée se déroule bien. Nous sommes plusieurs étudiant·es en master de lettres. La littérature est notre sujet d'ancrage. Les blagues tournent autour d'auteurs et d'autrices que nous affectionnons, ou pas. Les cocktails préparés sont en lien avec nos sujets de recherche. Étudiant la littérature russe, j'apporte un bloody mary à la vodka. On boit, on rit, rien de nouveau sous le soleil.

On ne peut pas fumer à la fenêtre de l'appartement (la fumée s'engouffre et ça déplaît à notre hôte). Nous sommes trois à fumer, trois à organiser le mouvement régulier des allées et venues entre le monde extérieur et l'atmosphère confortable du studio (sortir de l'appartement, traverser le couloir, descendre un escalier, deux escaliers, passer la porte d'entrée en sens inverse, la bloquer avec une cale en bois, être dehors, fumer).

Une heure du matin : nous sommes dehors. Sur une petite marche, devant la porte d'entrée de l'immeuble, nous sommes assis·es et épilguons, tranquilles, à propos de sujets aussi vastes que la marche du monde ou aussi infimes que l'incomparable prosodie de Nicolas Stoufflet dans le jeu des mille euros, que nous parodions avec allégresse. Puis. Un homme arrive, il nous demande du feu. Je lui tends mon briquet. Il allume sa cigarette, me remercie. Je lui souhaite une bonne soirée. Il repart. Pourquoi écrire sur cette poignée de secondes, qui n'a, a priori, rien de remarquable ?

Contextualisons.

Nous sommes trois, puis quatre, puis trois. Dans les trois initiaux, il y a : deux femmes blanches, jeunes et de taille moyenne. Je suis vêtue comme d'habitude : c'est à dire n'importe comment. Je porte une polaire bleue, moche, confortable. J'ai les cheveux courts, je me situe visuellement quelque part entre la camionneuse et le jeune enfant. Mon amie porte un manteau en fausse fourrure, motif léopard, un jean moulant noir. Mon ami, un homme blanc, mesurant 1m78 (je lui demande sa taille en écrivant cette chronique, il me dit : « 1.78 - ou 80 selon si je me suis étiré ou pas »), ne répond pas tout à fait aux critères normatifs de la masculinité virile. Il a une voix plutôt aiguë, chante un peu quand il parle. Il porte un bracelet argenté au poignet droit, il est enroulé dans une écharpe qu'il fait remonter sur le dessus de sa tête, comme un voile. Nous avons tous les trois entre 21 et 24 ans.

Le quatrième, celui qui vient nous demander du feu, est un homme noir, assez grand, il doit avoir 25 ans. Il porte un pantalon sombre, des baskets et une doudoune.

Reprenons. J'écrivais :

« Un homme arrive, il nous demande du feu. Je lui tends mon briquet. Il allume sa cigarette, me remercie. Je lui souhaite une bonne soirée. Il repart. »

Il s'agit maintenant d'être plus précis et d'analyser la scène en focalisation interne.

Nous sommes donc en train de rire à gorge déployée, dehors au milieu d'une banlieue, en pleine nuit. Insouciant parce qu'un peu saouls, et parce qu'heureux d'être ensemble. Je vois de loin cet homme arriver. Mes poings se serrent, je mets la main dans ma poche, cherche mon trousseau de clefs (mon arme de prédilection en tant que femme dans la rue), il n'y est pas, je sors la main de ma poche, referme mon poing, regarde mes camarades, ils n'ont pas vu que quelqu'un arrivait et rient toujours, je ne dis rien. Nous sommes dos à lui. Il vient. Il s'arrête, on se retourne. Je suis sur le qui-vive, mon corps est entièrement tendu, il suffirait d'un geste brusque de sa part pour que je devienne une arme. Court instant flottant, personne ne dit rien. Il nous observe, on l'observe. Faiblement, un demi-sourire un peu crispé aux lèvres, de la peur dans les yeux, il dit : « bonsoir, vous auriez du feu ? »

Que dire de la peur que j'ai ressentie ?

A quoi est-elle due ?

Au fait que je sois une femme, la nuit, dans une banlieue ?

Au fait qu'à part nous quatre il n'y ait personne alentour ?

Au fait que nous soyons une somme d'individus dans laquelle se recoupent des critères de dominations de genre et d'identité sexuelle ?

Au fait que cet homme soit un homme noir ?

Probablement que toutes ces raisons se cumulent. Mais j'ai tendance à penser que la couleur de peau de cet homme a beaucoup joué sur ma peur. Alors même que je tente de faire un travail permanent et conscient pour me déconstruire de l'impact qu'un discours politique et médiatique a sur moi, une part de ce que je suis conserve des réflexes inconscients proprement racistes et xénophobes. Je suis persuadée que cette peur était avant tout liée à la couleur de peau de cet homme. Quand il a demandé du feu, quand j'ai vu qu'il avait la trouille, lui aussi, mon corps s'est détendu, tout de suite. J'ai alors commencé à proférer des montagnes de mots bienveillants et prévenants à son égard : « mais oui bien sûr », « je ne vois pas du tout de problème à ça », « je te souhaite une excellente soirée, oui vraiment, une bonne soirée ». Mièvrerie, gentillesse forcée, c'était palpable. Discrimination positive ? Il s'agissait de me déculpabiliser et de lui dire, je sais que tu as peur, tu sais que j'ai eu peur, on sait qu'on a tous les deux ressenti ça, pour des raisons différentes ; il s'agissait de lui dire "ne t'en fais pas tout va bien j'ai compris que tu ne me voulais pas de mal et regarde, je ne te veux aucun mal, moi non plus". Parce qu'il a eu peur aussi. C'était lisible dans son regard, et dans la manière dont il s'est approché, tout doucement, tâtonnant, cherchant à voir s'il allait risquer sa peau en nous demandant du feu, cherchant aussi peut-être, conscient du regard qu'on allait porter sur lui, regard de surprise, de doute, de peur, à ne pas nous effrayer.

Et au final : rien. Une cigarette allumée.

Et au final : tout. Un retour sur moi même, tentant de comprendre ce qu'il s'est passé en moi. Les raisons de ma peur ; les raisons de la sienne.

Ses peurs à lui, en tant qu'homme noir, victime de violences systémiques et de racisme institutionnalisé, étaient légitimes. Certaines de mes peurs, en tant que femme, victime de violences systémiques et de sexisme institutionnalisé, étaient légitimes.

Mais ce réflexe d'inquiétude lié à la couleur de sa peau m'a plongée dans une tristesse infinie. Comment me défaire de cette appréhension ? Comment me fabriquer de nouveaux réflexes, comment effacer cette inquiétude irrationnelle, involontaire et mécanique, que j'hérite des discours médiatiques et institutionnels qui isolent, stigmatisent et menacent les existences de celles et ceux qui ne me ressemblent pas ? Je voudrais ne pas l'être, je travaille à ne plus l'être, mais il faut que j'admette cette évidence : je suis raciste, prédisposée et conditionnée à l'être.

Comment se défaire de cette méfiance mutuelle ?

Je suis aux prises avec ces questionnements. Je ne sais pas quelle réponse leur apporter. Prendre conscience de son propre racisme, d'abord, est une nécessité. Quiconque prétend « ne pas voir les couleurs », ici et maintenant, ment. Le racisme n'est pas un phénomène du passé, mais une réalité du présent, qui commande nos existences citadines, contraint l'organisation des sphères privées et publiques, entrave nos relations de travail, nos relations amicales, nos relations amoureuses. Cessons de jouer le jeu d'un universalisme désincarné qui voudrait prétendre que tout cela n'existe pas. Soyons clairvoyants au sujet de nos propres biais, de nos propres responsabilités et soyons impliqués dans une lutte contre le racisme au plus près de l'endroit où il naît, demeure et se perpétue : en nous-mêmes.

Caroline Poincheval

LA VÉNUS LACÉRÉE

Voir l'histoire de l'art par le prisme du vandalisme

S'attaquer à des œuvres d'art comme moyen de protestation, ça ne date pas d'aujourd'hui. Cette méthode, qui aujourd'hui fait beaucoup parler d'elle notamment à travers les réseaux sociaux, est en réalité bien plus ancienne.

FÉVRIER 2024

L'action de vandalisme d'art la plus récente au moment où j'écris : deux citoyennes engagées avec la pour la cause écologiste "Riposte alimentaire" ont aspergé de soupe le tableau Le Printemps de Monet à Lyon. Même collectif, même action : un mois auparavant sur La Joconde au Louvre afin de promouvoir "le droit à une alimentation saine et durable".

MAI 2022

Le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci avait déjà été ciblé d'une tarte à la crème.

OCTOBRE 2022

Les Tournesols de Van Gogh sont aspergés de soupe à la tomate par le collectif Just Stop Oil. Mais pourquoi cette action qui semble absurde ? Et bien afin de dénoncer l'usage des hydrocarbures par les grandes entreprises qui polluent la planète. En ciblant cette œuvre si emblématique, le collectif sait très bien que cette action va faire parler et c'est bien ça le but. Les militant.es diront même "Qu'est-ce qui vaut le plus, l'art ou la vie ?".

NOVEMBRE 2023

Rebelote, cette fois-ci c'est le tableau La Vénus au miroir de Diego Vélasquez qui est ciblé. Iels déclarent avoir choisi la toile à cause de son rôle dans l'histoire des suffragettes : "Ce n'est pas en votant que les femmes ont obtenu le droit de vote. C'est le temps des gestes, non des déclarations". Ces protestations, retentissantes dans les médias actuels et s'élevant comme des initiatives de révoltes, sont en réalité symboliques et suivent les traces du passé. L'histoire de l'art est peuplée de nombreux actes militants de dégradations à d'autres échelles, parfois absurdes, futiles ou loufoques. Car oui, en réalité, ces actions remontent à plus de cent ans.

1977

Pour l'anecdote : Ruth van Herpen, embrasse une peinture de Jo Baer en y laissant du rouge à lèvres afin d'égayer ce tableau "froid" à son goût.

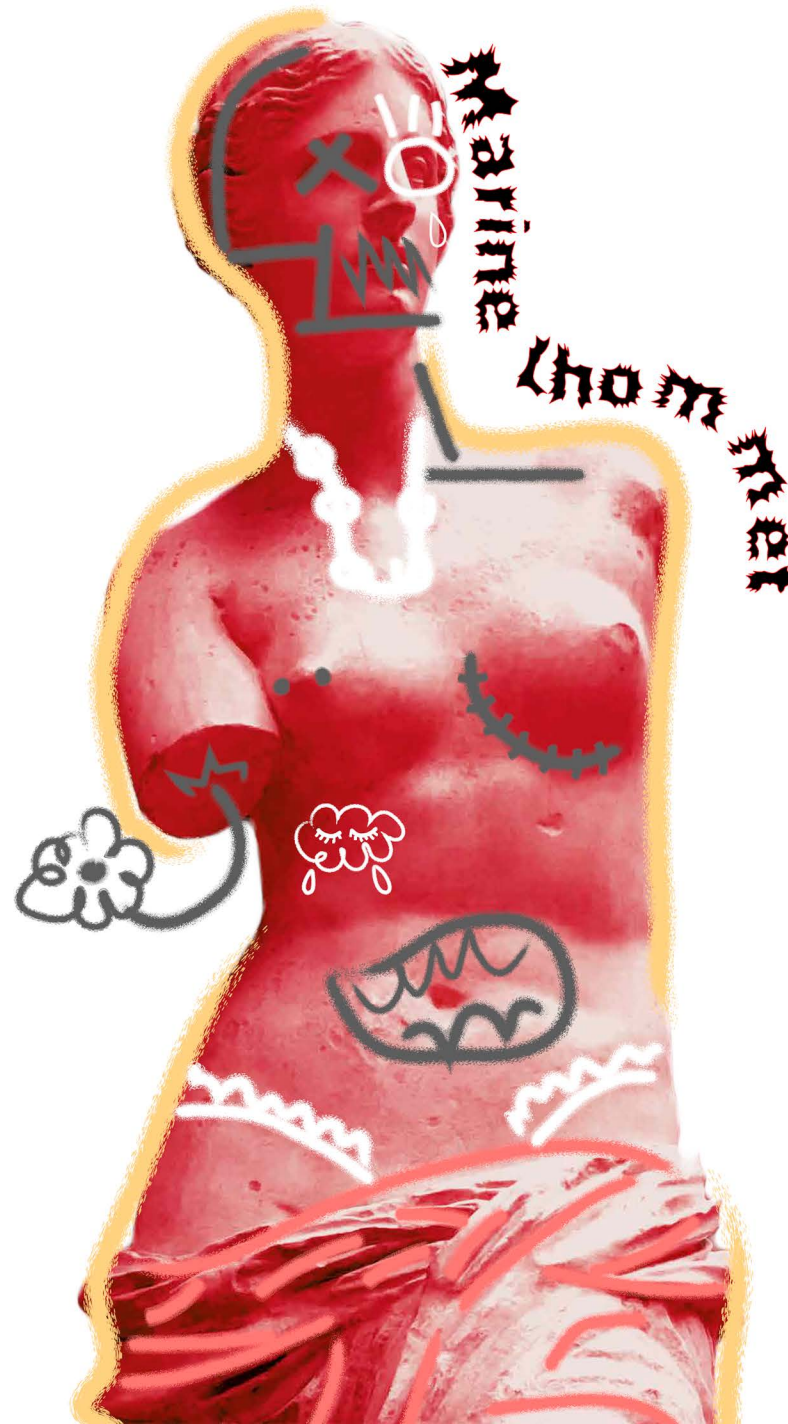
10 MARS 1914

La Vénus au miroir de Diego Vélasquez est vandalisée pour la première fois. La suffragette Mary Richardson s'introduit au National Gallery de Londres et lacère l'huile sur toile de sept coups de hachoir. Afin de comprendre pourquoi cette œuvre en particulier est ciblée à plusieurs reprises, il faut faire un zoom sur son histoire. Ce tableau est une peinture mythologique de nu datant de 1651 représentant la déesse Vénus de dos, dans une pose lascive allongée sur un lit et se regardant dans un miroir tenu par son fils Cupidon. Cette action de vandalisme a secoué l'époque car la suffragette s'est attaquée à un tableau très sacralisé de son temps. D'une certaine façon, Mary Richardson critique la contemplation de déesse romaine de l'amour et de la beauté, image de la femme passive perçue à travers le regard masculin. À l'époque de Vélasquez, les vanités représentant des femmes très belles (et très jeunes) en train de se regarder dans un miroir étaient populaires et symbolisaient la tentation piégeuse de la beauté éphémère des femmes. John Berger, dans Ways of Seeing dit "le miroir a souvent été utilisé comme symbole de la vanité féminine, toutefois ce genre de moralisme est des plus hypocrites... Vous peignez une femme nue car vous aimez la regarder, vous lui mettez un miroir dans la main et vous intitulez le tableau "vanité" et ce faisant, vous condamnez moralement la femme dont vous avez dépeint la nudité pour votre propre plaisir".

Chez Virginia Woolf : "Les femmes ont pendant des siècles servi aux hommes de miroirs, elles possédaient le pouvoir magique et délicieux de réfléchir une image de l'homme deux fois plus grande que nature".

Après avoir endommagé la zone entre les deux épaules de Vénus à coup de hachoir, Mary Richardson est arrêtée et condamnée à six mois de prison. La jeune femme revendique cette attaque au nom d'Emmeline Pankhurst (figure influente dans le mouvement des suffragettes) et dit : "J'ai essayé de détruire l'image de la plus belle femme de la mythologie pour protester contre le gouvernement qui détruit Mrs Pankhurst, qui est le plus beau personnage de l'Histoire moderne". Dans une interview de 1952, elle ajoute qu'elle "n'aimait pas la façon dont les visiteurs masculins regardaient [la peinture] bouche bée toute la journée". Ainsi, la Vénus lacérée deviendra le symbole des militantes d'Angleterre au temps où les femmes n'avaient pas le droit de vote. Cette action de vandalisme de violence sur les corps dans l'art comme outil militant permet d'attirer l'attention sur cette lutte.

Ces formes de résistance civile par l'art, ayant eu des répercussions en faveur de leur cause ou non, font parler notamment de nos jours avec la republication en masse sur les réseaux sociaux. Aujourd'hui, les dégradations sur des tableaux considérés comme des chefs-d'œuvre par le grand public sont rares car ceux-ci sont protégés par des vitres. Il demeure tout de même intéressant de voir l'histoire de l'art sous le prisme du vandalisme pour voir l'évolution des mœurs et revendications au fil des époques. En effet, ces rebelles, ces mauvaises graines qui s'attaquent à l'art, ciblent essentiellement, par la nature de leurs actes, un patrimoine très sacralisé. Se révolter contre la vision des hommes sur le corps des femmes à travers l'art, s'attaquer à des grandes entreprises en se faisant un nom par le biais des médias ou revendiquer un accès à alimentation plus juste c'est là tous les enjeux de ces actions. Ce n'est pas l'artiste dans sa personne qui est visé mais une cause plus large qui le dépasse. Dans le cas de Vélasquez, c'est la représentation mythologique et idéaliste et femmes qui est critiquée, alors que celles-ci n'ont même pas le droit de vote à l'époque. En ce qui concerne Les Tournesols, c'est leur importance dans l'affectif et dans la mémoire collective qui est visée. La peur viscérale que ces témoins de l'histoire de l'art soient détruits fait parler et c'est le but des auteur.es. C'est le beau qui est directement visé, un concept qui semble nous dépasser et qui nous tient à cœur au point d'en parler à travers les réseaux sociaux. Ici, l'art est ciblé afin d'obtenir de la visibilité. Viser les chefs-d'œuvre d'une culture populaire commune touche le patrimoine artistique de plein fouet et représente un moyen de revendiquer une cause aussi emblématique ou frivole soit-elle.



Manifeste d'une Mauvaise Graine à Une Autre

Toi qui ressens, toi qui abuses, toi qui souris, toi qui hurles.
Lui qui regarde, lui qui pense trop, lui qui n'agit pas, lui qui a peur.
Elle est heureuse mais peut-être trop, elle se contrôle mais pas assez.
Iel à mal, iel est froid.e et distant.e mais iel est fatigué.e du trop plein.
Moi j'ai peur tout le temps, partout, avec n'importe qui. Moi j'ai peur d'en faire trop, j'ai peur de leur réactions, j'ai peur qu'on ne comprenne pas.

C'est pas nouveau ces sentiments qui m'envahissent, cette impression d'être de trop en permanence. D'ailleurs ils n'envahissent pas que moi, ce n'est pas non plus propre à notre ère. Être une mauvaise graine c'est comme qui dirait un mode de vie, une personnalité à part entière. À une époque, on disait être Dada. En français cela signifie « cheval de bois ». En allemand « va te faire, au revoir, à la prochaine ». En roumain « oui en effet, vous avez raison, c'est ça, d'accord, vraiment, on s'en occupe », etc. C'est un mot qui existe partout, qui veut tout et rien dire.

En 1916, Hugo Ball disait dans son manifeste que « lorsqu'on en fait une tendance artistique, cela revient à vouloir supprimer les complications. Psychologie Dada. Allemagne Dada y compris indigestions et crampes brouillardeuses, littérature Dada, bourgeoisie Dada et vous, très vénérés poètes, vous qui avez toujours fait de la poésie avec des mots, mais qui n'en faites jamais du mot lui-même, vous qui tournez autour d'un simple point en poétisant. Guerre mondiale Dada et pas de fin, révolution Dada et pas de commencement. Dada, amis et soi-disant poètes, très estimés fabricateurs et évangélistes Dada Tzara, Dada Huelsenbeck, Dada m'Dada, Dada m'Dada, Dada mhm Dada dera Dada, Dada Hue, Dada Tza. »

On parle d'un ras le bol, on parle de casser les codes, on parle de supprimer l'étau que cette société ose nous proposer – que dis-je, nous imposer. Une camisole de bonnes intentions et de bien paraître qui se resserre et nous étouffe au point de ne plus pouvoir penser par nous même.

Ball disait aussi « Je ne veux pas de mots inventés par quelqu'un d'autre. Tous les mots ont été inventés par les autres. Je revendique mes propres bêtises, mon propre rythme et des voyelles et des consonnes qui vont avec, qui y correspondent, qui soient les miens. » et c'est vers cela que je tends. Pourquoi me laisser catégoriser quand je peux réinventer ma propre définition ? Tout s'invente et se renouvelle, tout se construit et se détruit, pourquoi remettre en question ton essence si elle te convient parfaitement. Un désir de comprendre au lieu d'admettre. Un désir de valider au lieu de passer son chemin. Frôle moi mais ne m'arrête pas si tu n'as rien de sensé à dire. Ne t'arrête pas pour me dire que je ne suis pas comme tu le souhaites parce que ça ne m'intéresse pas. Rien ne m'intéresse de ta part si ton désir est de me jeter de force dans une boîte qui n'est pas à ma taille.

On catégorise tout, tout le temps, par exemple on cadre l'art, on le structure. Même la destruction est contrôlée, rien n'est libre, tout est dirigé. Nous voulons de l'aléatoire, nous voulons de l'insensé. Si j'apporte un sens qui ne te convient pas, celui-ci est-il faux ? Je veux du cabaret Voltaire, je veux la fontaine de Duchamps, je veux Ernst et l'Europe after the rain Il mais aussi Hausmann et la tête mécanique, du Ray, Picabia et Wood, je veux être libre de faire ou de défaire je veux être moi, mauvaise graine ou pas.

À toi qui attend la vie au lieu de la vivre.
À lui qui observe le monde sans oser y entrer.
À elle qui ceinture son âme pour ne pas qu'elle déborde.
À iel qui ne sait pas ressentir sans culpabiliser.
Et à moi qui n'ose ni être, ni dire, ni faire.
Dada c'est moi, Dada c'est toi, Dada c'est nous mais c'est aussi rien et tout à la fois.

Flux

DEUXIÈME CHANCE

Il est environ 22 heures et alors que je distribue du thé et du café, j'entends une guitare qui joue les notes de Redemption Song en provenance de la cour.

De loin, je vois qu'un groupe hétéroclite de personnes s'est formé autour de la table à l'extérieur, en chantant. Peu à peu, d'autres personnes timides s'approchent avec curiosité et s'arrêtent pour écouter. Certains d'entre eux ne comprennent pas l'italien, mais ils écoutent avec curiosité. Pendant un instant, ils ne semblent même pas être là, mais un soir d'été à la plage devant un feu de joie, ou lors d'une soirée entre amis. Je me joins aussi à ce refrain.

Les mots sont un peu mal prononcés, parfois imprécis, la tonalité n'est peut-être pas la bonne, mais tout le monde chante à l'unisson. On dirait presque que les différences culturelles et les barrières linguistiques disparaissent, tout le monde à ce moment-là communique en utilisant le même langage, celui des émotions. Le passé de chacun, sa situation, ses erreurs et ses regrets se mêlent aux rêves, aux désirs et aux espoirs. Chacun chante en pensant à ce qu'il veut et à ce qu'il porte en lui, en réalisant que son bagage, bien que différent, n'est pas moins lourd à porter que celui des autres. Tous sentent au fond d'eux-mêmes que, même s'ils ne se connaissent pas vraiment, ils sont liés comme par un fil invisible mais solide, qui lie leurs histoires et les fait résonner sur la même mélodie, au rythme du tambour.

Au moment du refrain, le chœur des voix s'intensifie, les paroles de la chanson deviennent une demande, presque une invocation :

Won't you help to sing
These songs of freedom?
Cause all I ever have
Redemption songs

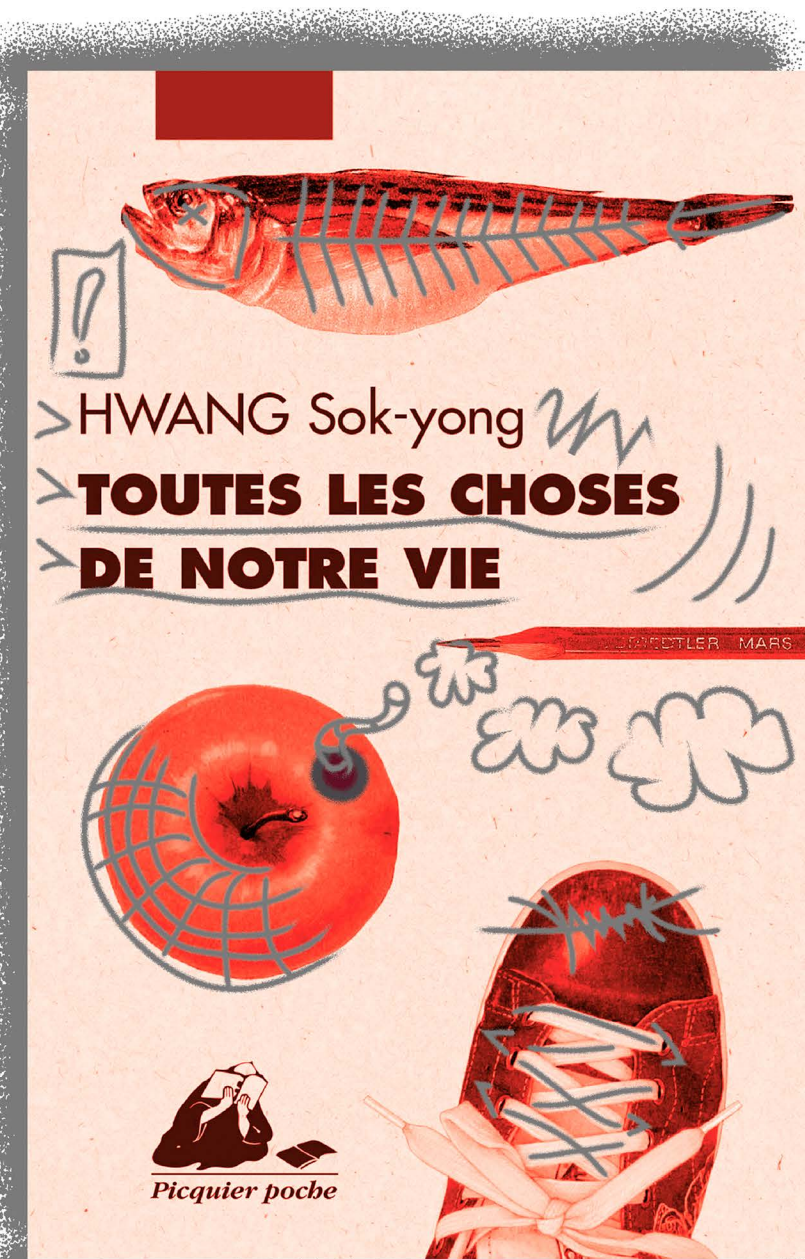
C'est le cri d'espoir de ceux qui cherchent désespérément leur place dans le monde, de ceux qui fuient quelque chose ou eux-mêmes, de ceux qui tentent de prendre un nouveau départ dans un endroit différent et qui s'accrochent fermement au peu qu'ils ont et à ce qui reste d'eux, de leurs affections ou de leurs origines. Ce sont des personnes apparemment fortes et blindées, mais aussi fragiles à l'intérieur, portant des blessures qui ne se sont peut-être jamais refermées, recouvertes par les nombreuses couches de vêtements et d'orgueil. Certains se défont parfois lentement de leurs vêtements, laissent transparaître une partie de leur douleur, partagent quelque chose d'eux-mêmes, peut-être aussi pour ne pas s'oublier, pour ne pas oublier complètement qui ils étaient ou pour essayer de se retrouver.

Ils retrouvent des morceaux d'eux-mêmes ou de leur vie passée dans les personnes qu'ils rencontrent, ils redécouvrent des fragments de normalité et de gentillesse qu'ils n'ont pas eus depuis longtemps, une connexion avec le monde au-delà des abris de la gare, au-delà de cette portion du monde dans laquelle, qu'ils le veuillent ou non, ils sont coincés. En sortir est parfois plus effrayant que d'y être, car la douleur, la marginalité, a quelque chose de réconfortant et de familier : elle permet de voir la vie en spectateur, en s'appuyant sur le fait que l'on n'a pas la possibilité de faire autrement, que l'on n'a pas les moyens de reprendre les rênes et de devenir celui qui fait plutôt que celui qui subit.

Ceux qui sortent des sables mouvants le font lentement, parfois sans jamais en sortir totalement, parfois en remontant à la surface.

Tous, cependant, cherchent à récupérer, à avoir une seconde chance pour prouver aux autres ou à eux-mêmes qu'ils sont toujours là pour une raison, que quelque chose s'est sauvé, que leur vie n'a peut-être pas été entièrement perdue. Comme tant d'autres, ils se frayent un chemin à travers leurs démons et leurs difficultés, en trouvant le moyen de voir le bon côté des choses, même dans les jours les plus sombres. Ils ont le cœur dur mais grand et beaucoup d'histoires à raconter, il suffit d'être prêt à écouter, d'avoir un peu de patience et de savoir voir au-delà.

Green



TOUTES LES CHOSSES DE NOTRE VIE

CONTE D'UNE RÉALITÉ

Il était une fois le Pélé et Gros-Yeux, qui grandirent sur l'Île-aux-Fleurs. Le Pélé était le plus jeune, il était arrivé avant Gros-Yeux sur l'île. Il habitait une petite et humble cabane avec son père. Celui-ci travaillait beaucoup, et n'avait guère souvent le temps de rentrer tôt voir son fils. Pendant ce temps, les jours où il fuyait l'école, le Pélé courait au QG sur la colline et y passait le temps, jusqu'à admirer le coucher du soleil. Un jour il fit la rencontre de Gros-Yeux, qui débarqua sur l'Île-aux-Fleurs avec sa mère. Pour Gros-Yeux, qui vivait auparavant à la montagne, c'est la découverte d'un "nouveau monde". Les deux enfants devinrent vite de bons amis, de même que leur parent respectif. Si bien que le Pélé décida un jour qu'il était temps de s'appeler "frère". Le Pélé était un peu simple d'esprit, mais cela ne dérangeait pas son nouveau grand frère. Partageant leur quotidien et leurs aventures, le Pélé et Gros-Yeux exploraient l'Île-aux-Fleurs. Ils couraient ensemble au QG, surveillaient la folle et ses chiens qui habitaient en arrière du village. Avec la folle, ils firent même connaissance avec des gobelins de l'île.

Et quand ils n'avaient pas de temps pour d'autres aventures, c'est que ce temps était consacré à tout autre chose. Pour le Pélé, il s'agissait d'aller à l'Eglise pour suivre l'école. Pour Gros-Yeux, d'accompagner sa mère trier les déchets qui arrivaient chaque matin et chaque après-midi dans la décharge à ciel ouvert, et de trier par lui-même après elle. Le Pélé et Gros-Yeux habitaient toujours l'Île-aux-Fleurs, aussi appelée Nanjido, sur laquelle furent déversés quotidiennement les tonnes de déchets rejetés par Séoul. Les fleurs avaient simplement disparu sous les amas de terre qui recouvrait tous les soirs le sol souillé. Ce travail ne permettait pas de payer un loyer, ni de s'acheter des vêtements neufs, encore moins de se nourrir convenablement. Pour le Pélé, Gros-Yeux, le père du Pélé et la mère de Gros-Yeux, l'essentiel de leur mince garde-robe consistait en des vêtements trouvés entre deux autres déchets.

Il ne tarderait pas à comprendre que tout cela faisait partie de ces choses qu'une ville abandonnait au même titre que les canettes écrasées, les bouteilles de soju remplies de mégots, avec des empreintes de rouge à lèvres sur le goulot. Des choses toutes imprégnées, à leur façon, de tristesse, de mélancolie. C'est ce qui les avait rendues étranges, c'est ce qui lui faisait si peur.

Séoul, au XXème siècle, a connu un développement économique et urbain incomparable. Des familles comme celle du Pélé et de Gros-Yeux ont vécu par milliers à Nanjido. De 1978 à 1993, dates d'ouverture et de fermeture du site, les ouvriers sans le sou venaient s'installer dans un des différents sites autour de la décharge et travaillaient jour après jour au tri des ordures accumulées dans la mégapole. Hwang Sok-Yong, né en 1943, avait l'habitude d'aller se promener étant petit sur l'Île-aux-fleurs qui était alors encore recouverte de biodiversité. Son roman Toutes les choses de notre vie (Natikeun Sesang, lit. Monde familial) est publié en 2011 en Corée du Sud et traduit en France cinq ans plus tard.

Hwang Sok-Yong décrit une société en marge de la ville, dont l'accès leur est limité à cause de l'odeur et de la crasse qui imprègnent leur peau et leurs vêtements. Le danger y est permanent. Dans une scène marquante, le Pélé et Gros-Yeux courent hors de leur cabane lorsqu'ils entendent au-dessus de la décharge le moteur d'un hélicoptère. Mais cet hélicoptère ne vole que pour déverser des quantités de pesticides toxiques tue-mouche qui tombent comme des nuages, et le spectacle est tel que les deux jeunes ne pensent qu'à s'amuser à courir derrière. La santé des ouvriers de la décharge n'était pas une préoccupation, plutôt un extra. Ce qui comptait, c'était de trier les déchets, de s'habiller, de manger, de survivre. Dans les années 2000, sur la véritable île de Nanjido, il fût décidé de recréer un parc naturel au-dessus de la décharge enfouie sous la terre qui s'était élevée à plus de quatre-vingt-dix mètres du niveau initial. Or depuis 1993, bien que le lieu ne soit plus en fonction, les gaz issus de la décomposition des déchets continuent de s'accumuler. C'est pourquoi en se promenant sur l'île encore aujourd'hui, on peut croiser des tuyaux évacuant ces gaz afin d'éviter les risques d'explosion et d'incendie.

L'auteur raconte la vie, parallèle à celle des consommateurs Séoulites, des ouvriers travaillant à la décharge avec une objectivité et une véracité frappante, autant qu'il dresse les portraits des personnages fictifs avec une acuité à faire saisir au lecteur toute leur complexité. Les personnages de Pélé et de Gros-Yeux apprennent seuls à créer des relations, à évoluer et à comprendre les comportements et leurs émotions, alors qu'ils sont confrontés à la dure réalité du travail et de la vie très hiérarchisées sur la décharge malgré leur jeune âge. Sur l'Île-aux-Fleurs, il fallait se battre pour la survie du corps, et celle de l'esprit. Et dans cette bataille, l'innocence n'était pas toujours une arme pacifique. Il fallait accepter d'avoir été abandonné, comme les chiens laissés derrière par les anciens habitants qui avaient quitté l'île, et comme toutes les choses venues de la mégapole.

Alice Gomont

